

Des écueils qui font partie du chemin

Guillermo Kozlowski (guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)
CFS asbl

Dans une analyse précédente j'ai présenté le sens commun comme la problématique centrale de l'éducation populaire, cette analyse-ci continue en quelque sorte la réflexion qui se poursuivra dans d'autres travaux. Je propose non pas un manuel ni un précis d'éducation populaire suivant ce principe, mais de regarder comment ça pourrait être utilisé, peut-être l'esquisse d'un programme de recherche à venir. Dans ce texte je tenterai d'analyser particulièrement une série « d'écueils » relatifs à la manière d'utiliser les savoirs populaires (la formulation est volontairement très ouverte à ce stade-ci). La liste n'est pas exhaustive, elle est essentiellement issue de mon expérience, d'autres pourront probablement la compléter.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, Des écueils qui font partie du chemin, cfs asbl, 2020.

URL: http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/des_écueils_qui_font_partie_du_chemin.pdf

Avec le soutien de :



Des écueils qui font partie du chemin

Guillermo Kozlowski

CFS asbl

Le savoir des gens, pour le nommer encore d'une manière très large, est tellement disqualifié que l'on mélange facilement beaucoup de choses différentes. Aussi bien pour le revendiquer ou le condamner, tout ce qui n'est pas un savoir formalisé est très souvent présenté pêle-mêle comme un savoir populaire ou comme relevant du populisme lorsqu'il s'agit de le disqualifier. Ainsi, revaloriser ce savoir passe aussi par la capacité à comprendre sa complexité, par réapprendre à s'en servir en quelque sorte. En effet ce mélange confus que l'on qualifie souvent de savoir populaire, n'est compréhensible que dans le sillage d'une défaite du sens commun. C'est parce que, en Europe, tous les savoirs non formalisés ont été ravagés depuis plusieurs siècles, qu'ils se retrouvent dans une sorte de dépotoir. Le sens commun n'est pas l'ensemble de ce capharnaüm, beaucoup des savoirs qu'on y inclut constituent plutôt des écueils au « faire sens en commun » qu'il serait peut-être utile de mieux identifier. Cependant, il ne s'agit pas de produire ici un catalogue de mises en garde, parce que l'éducation populaire telle que je l'entends n'a pas à les éviter. Ces écueils, au contraire, font partie du chemin... C'est ce qui justifie, de mon point de vue, de leur consacrer une analyse à part entière.

1 Bon sens

Le premier écueil est peut-être de confondre sens commun et bon sens, revendiquer une sorte de sagesse miraculeuse de la file de supermarché, du bar du coin, du film de série B, qui serait valable

pour tous et partout. Un bon sens de base, invoqué par la formule « On sait bien que... », qu'il suffirait de suivre pour bien faire. Le bon sens est toujours accompagné de l'idée que « si on ne fait pas l'idiot », on sait comment sont les choses¹, qu'il n'y a donc rien à chercher, ou qu'on se perd si on cherche trop. Le bon sens est un savoir de l'habitude, de la généralisation : « On fait toujours comme ça... » ; tandis que le sens commun est un savoir de l'expérimentation, de la situation. Dans le bon sens il y a un fond de résignation : « On sait bien, mais qu'est-ce qu'on peut y faire ». *On* sait toujours tout, mais *on* ne peut jamais rien dès qu'il s'agirait de sortir un minimum de la routine, pour des raisons impérieuses et indépendantes de sa volonté, parce que « les choses sont comme ça » et mille autres phrases toutes faites. C'est par ces proverbes inusables que le bon sens pense.

Le bon sens est ce qu'on cherche très souvent quand on veut « donner la parole à l'homme de la rue », lorsque des journalistes réalisent un micro-trottoir par exemple. Il se prête très bien aux enquêtes de « terrain » paresseuses. À la question « Qu'est-ce que vous pensez du covid-19 ? » posée à la hâte, on ne peut que répondre par un peu de ce bon sens, que dire d'autre que : « C'est bien embêtant, mais il faut bien s'y faire... ».

Quel que soit ce bon sens : « On sait bien que c'est comme ça », peu importe ce qu'on sait bien, « On sait bien que les gens sont des moutons » disent

1 Le livre de Dostoïevski « L'idiot » est un très bon exemple, le personnage central n'a justement aucun « bon sens ».

certains avec un air de radicalité, mais ça revient au même, c'est une justification comme une autre du fait qu'*on* ne peut rien faire. C'est toujours un savoir hors situation qui parle, le *on* et le *toujours*, tandis qu'une expérimentation a lieu quelque part et à un moment précis.

L'enjeu de l'éducation populaire n'est pas de condamner le bon sens au nom du sens commun, encore moins de disqualifier ceux qui l'emploient, mais d'arriver à faire sens en commun, à situer ce que dit le bon sens lorsqu'il s'exprime. Il constitue souvent une sorte de défense, il sert à tenir et à garder une certaine stabilité. Il comporte éventuellement un savoir sur l'oppression, sur son champ d'action. Par exemple : lorsqu'on dit qu'il ne faut pas se mêler de ce que fait la police dans le quartier, on dessine une frontière. Dans une démarche d'éducation populaire il ne s'agit pas forcément de la respecter, mais il est indispensable de savoir qu'elle existe pour comprendre la situation. La limite du bon sens est qu'il est incapable de penser le sens de cette frontière, la manière dont elle est produite, les enjeux stratégiques qu'elle représente. Grosso modo il peut dire que, au-delà de cette frontière, c'est dangereux, et qu'en deçà, on est à sa place. C'est important d'abord en tant que savoir pratique pour vivre sur place, et c'est aussi important comme indication pour comprendre la situation. Mais pour faire sens en commun il faudrait « descendre en généralité », arriver aux mécanismes, produire des images, des concepts² avec lesquels penser cela sur place.

Une démarche d'éducation populaire doit se confronter à ce bon sens non pas pour le détruire, mais comme une sorte d'épreuve. Ce « On sait bien » un peu hors du temps a ses raisons d'être

2 Par concept il ne faut pas entendre ici un « mot savant ». A ce propos on peut notamment se référer au livre de Maryam Kolly, *DIPLOMATE AU PAYS DES JEUNES Histoires de travail social, de quartier et d'école. Histoires de drari et de flamand*, 2019. Par exemple le concept de « flamand » par les jeunes de La Chasse à Etterbeek (il ne correspond pas à l'usage de la langue, ni à une appartenance politique ou culturelle) il correspond à un certain découpage du quartier, il met en évidence certains mécanismes à l'œuvre.

singulières dans chaque situation, il faut arriver à les comprendre pour inventer un chemin.

2 Savoir individuel des gens

Il y a un deuxième écueil qui consiste à individualiser le savoir. Chercher le savoir populaire, le sens commun, dans l'avis individuel d'un membre du peuple, au fond d'une petite histoire personnelle, produit par un « tête-à-tête » entre « moi et le monde ». Par exemple, il y a quelques semaines, l'intarissable logorrhée de tout ce qui passe par la tête de quelqu'un de confiné : « Il m'arrive ceci, et puis ceci, et puis ceci... et c'est à moi que ça arrive ! Et voilà ce que ça me fait ! » Remarquer que quelque chose nous arrive est loin d'être sans intérêt. Si le bon sens est une généralisation hors du temps, la connaissance individuelle est au contraire une connaissance partielle de l'instant. Elle ne permet pas de tenir, elle est volatile d'où son caractère anxiogène, mais du coup elle est apte à une réaction rapide, elle attire l'attention. S'il y a un écueil c'est que dans ce tête-à-tête un peu fictif entre moi et le monde, tout devient trop épique, on manque de précision, le moindre fait prend des proportions grandiloquentes : il faut beaucoup d'abstraction pour penser une relation entre « le monde et moi ». Du coup, les questions qui en découlent : « Pourquoi quelque chose qui me déplaît m'arrive, à moi ? Pourquoi quelque chose qui me plaît ne m'arrive pas ? », sont souvent trop floues.

Bâtir un savoir populaire à partir de ceci nécessite une généralisation trop forte. D'où les éternelles discussions pour savoir si celui ou celle qui parle est « vraiment » populaire. Peut-on légitimement généraliser l'avis d'un tel ou d'une telle ? Est-il ou est-elle assez pur ou pure pour que son avis soit celui du peuple ? Ou alors à partir de combien d'avis de personnes du peuple concordants on peut dire qu'il s'agit d'un savoir populaire, lorsqu'on veut fabriquer du collectif à partir d'une agrégation statistique.

Le problème de l'éducation populaire n'est pas d'écraser l'opinion ou le ressenti de chacun sous des vérités générales, mais il ne s'agit pas non

plus de se noyer dans le sable mouvant de l'intersubjectivité. Les savoirs individualisés ne sont pas faux, mais il faut retrouver ce qui y est vrai. Comment ce qui est vrai a été passé à la moulinette d'une ingénierie sociale où la situation dans laquelle quelque chose nous arrive ne semble pas un élément important pour comprendre ce qui arrive. Lorsque la situation fait partie intégrante de ce qui arrive, lorsqu'elle n'est pas un simple décor, alors il ne s'agit plus de généraliser pour arriver à faire sens en commun, du coup il n'y a plus ce souci de pureté comme préalable pour avoir une parole légitime. Tout le monde est légitime à parler parce que sa parole comporte aussi ce qui lui permet de s'énoncer.

La dichotomie individu/collectif n'est pas tellement notre problème. Si prétendre bâtir un savoir commun à partir d'un savoir individuel est un écueil, la position en apparence opposée de prôner un savoir collectif, valable pour tous contre un savoir individuel peut rapidement devenir une énième manière d'écraser toutes sortes de savoirs populaires au profit d'un savoir universel. La formule fatidique « Vous croyez, nous savons » n'est jamais très loin.

3 Scientisme

Le dernier écueil est d'intégrer la dévalorisation du sens commun. Confondre le sens commun avec la vision que nous propose toute une histoire de sa destruction, accepter la vision scientiste du sens commun.

Après deux siècles de scientisme, il y a une véritable difficulté à prendre au sérieux le sens commun, une sorte de survalorisation de tout ce qui a un halo de science. Avec cet étrange biais de s'appuyer sur n'importe quelle étude scientifique qui raconte ce qu'on veut entendre. Comme si ajouter la phrase magique « D'après une étude de

l'université de... » changeait quelque chose à la portée de ce qui est dit. Et, surtout, comme s'il était nécessaire d'utiliser ce genre de béquille. Le problème n'est évidemment pas qu'il y ait une connaissance scientifique, ou plus largement qu'il y ait des modes de connaissance centrés sur la formalisation, mais la possibilité d'un rapport qui ne soit pas celui de l'obéissance. La question n'est pas de contester la connaissance d'un biologiste qui étudie dans son laboratoire le développement d'un virus, au contraire ce savoir est bien utile. Le problème est que pour que son savoir soit utile il doit dialoguer avec d'autres savoirs, parce que le virus dans le monde réel n'est pas la même chose que le virus modélisé dans un laboratoire. Et il y a peut-être d'autres possibilités de dialogue que celui d'un comité d'experts.

Ces écueils, en conclusion, ne sont pas à voir comme simplement des pertes de temps, ils ont un sens, ils font partie du problème. Voir ces éléments comme des questions est déjà une démarche d'éducation populaire.

*Guillermo Kozlowski
contact : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be
Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be>
(rubrique publications)*